

Mutayiya Sapasa

Le porc-épic



Un bon matin du deuxième mois du calendrier du peuple traversé par la majestueuse Tshikapa, sous une pluie fine et interminable, un cri annonceur de la bonne nouvelle retentit. Deux minutes après un second cri, un troisième, un quatrième suivi d'un silence soutenu en vue de suivre un mot oratoire sur l'événement.

« C'est moi
Moi-même en personne
Pas un substitut
Pas une autre
Sage-femme
Mes mains,
Ces mains
Ont reçu tes aïeux
Tes parents
Tes frères
Et aujourd'hui,
Sont les mêmes
Mains qui te reçoivent.

Tous m'ont
Et me sont fidèles
Je crois...
Toi aussi...
Tu... le seras

Ecoute la Sage-femme qui te parle »

Alors que la sage-femme parlait, le nouveau-né
marqua une attention sans pareille, et elle de continuer,

« Merci pour ton attention. Ecoute la sage-femme. Suis la sagesse qui a servi tes prédécesseurs. Tu n'es pas enfant que je le sache. Bienvenu dans la famille humaine. Tu es entre les mains de l'ancêtre de l'humanité. Ces mains ont bercé les rois de la terre. Ils ont entendu chacun des paroles particulières, paroles qui leur ont frayé le chemin durant leurs séjours ici bas. Suis la réalité de cette vie à laquelle tu prends part désormais ».

Elle souffla dans les yeux du nouveau-né.

« Vois, je te donne le pouvoir de voir dans l'obscurité comme dans la lumière, d'entendre ce qui se dira dans le secret. Ton âge me fait peur. Tu es l'ancêtre SAKAJI KAMBA KATHOTH KADIDI qui est venu vivre au milieu de siens. Il a vécu il y a bien longtemps. Toutefois il vient de temps en temps. Cette fois, ta servante, oh grand chef, te fera connaître à ton peuple. Comment mon Seigneur que ces mains ont accueilli à sa venue pourra-t-il vivre dans le flou. Ce n'est pas moi. Mais c'est mon Seigneur qui me demande de lui rendre les honneurs du pouvoir

ancestral. Merci mon Seigneur. Et KESHIKUFUA, la sage-femme souffla dans les oreilles du bébé. Tu entendras des sons inaudibles, parce que tu n'es pas homme comme eux. Que mon Seigneur comprenne qu'il est venu nous rejoindre encore une fois dans le monde, de la sorcellerie, des maladies, des trahisons, des empoisonnements, des échecs, des jalousies, des fétiches, des soubresauts, des haines, des calomnies, des fêtes, de réussite... que Sakaji lui-même connaît, mais aussi des religions, modernité qui ne cessent d'étouffer l'émergence de nos coutumes. Nos devins n'ont plus de clients à cause des croyances étrangères. Plus de Mukanda. Nos ikhanza chôment et nos masques ne sont plus opérationnels. Les croyances étrangères se multiplient et ne font que s'emparer de nos tam-tams. Ils diabolisent tout ce qui nous appartient. Nos langues sont taxées de sous-humaines. Nos dieux sont des fleurs de leurs maisons. Je sais que tu verras plus que moi. La chair ne primera pas sur toi. Tu ne comprendras pas comme tout le monde. Tu as envoyé la pluie pour que personne n'ose quitter le village. Ils sauront qu nous avons un chef au milieu de nous. Je ne sais pas regarder mon chef avec mes yeux. Bienvenu, notre consolateur. »

Ouvrant le pan de son vieux pagne, elle prit une boule de pemba, brisa avec ses dents, mâcha une partie et rependit sur tout le corps de Sakaji à l'aide de salive. Puis le remit à Kutfuejiye, la maman de son père qui, prenant la parole :

« Mon fils est sauvé. Honte à vous qui en vouliez à sa vie. Maintenant qu'il a eu un fils à la confusion des sorciers du village... nous verront leurs pouvoirs. Moi, je ne suis pas la sage-femme. Si ses mains ont accueilli les rois de la terre avec eux tous les hommes, ces seins que tu vois ont allaité ton père, le seul fils au milieu de quatre filles, tes tantes Sonyi, Tshibi, Mata, Ngize. Ce sont elles qui se sont emparées de ma beauté, elles l'ont partagée entre elles pour ne me laisser que ce visage plein de sillons.

Les ancêtres qui t'ont envoyé dans ma famille te protégeront des sorciers. Tu grandiras et seras grand, je le sais, c'est toi qui couvriras la nudité de tes tantes. Ta maman est fille de mon frère Tshasema. Féconde, elle n'a pas tardé pour te concevoir, ce qui nous réjouit. Les sorciers voulaient qu'elle meure à l'accouchement comme la sœur de ton père que nous venons d'enterrer il y a une semaine, mais grâce au charisme particulier de Keshikufua, la sage-femme que tu n'oublieras jamais... Ta vie dépend d'elle. C'est elle qui te cachera tant qu'elle sera vivante. Ton père Malongo ne l'oublie pas ». Toutes ces paroles Sakaji les suivit avec une attention des grands. Elle mit de l'eau dans la bouche et souffla sur l'enfant en signe de bénédiction. Elle commença à chanter et à crier de joie sans arrêt. Le mari pensait à sa sœur morte pendant la séance d'accouchement, il y a une semaine.

C'était un jour de la pluie et personne n'était sorti pour les travaux de routine. La fumée montait de

chaque case. Toutes les familles se trouvaient chacune autour du feu en attendant que, pour les unes, la nourriture soit prête, pour les autres que les morceaux de manioc qu'on mijote, les cacahuètes ou les maïs qu'on grille soient prêts. Les jeunes racontent des histoires de leur souvenir tandis que les hommes se regroupent dans Tshota autour du forgeron et grand devin du village en attendant que les femmes leur apportent la nourriture. Les tisserins y tissent les arsenaux, les nattes, les chaises... C'est le moment le plus attendu par les enfants parce que les imangu s'ouvrent. Tout le village suivait le cri annonceur de la sage-femme, la femme la plus respectée du village et même de la contrée. Le cœur de son époux était entre les mains, intercédant pour que sa femme fasse une bonne descente.

Lorsque Keshikufua, lambeaux du sang et placenta en main sortait, un groupe de femmes vinrent dans la case où était le grand-ancêtre-nouveau-né. Elles s'arrêtèrent quelques minutes dehors pour danser.

Là où était Sakaji, un éclair que lui seul pouvait interpréter donna un signal fort. Le bébé tourna le regard et vit au milieu des danseuses deux grandes sorcières qui, au refrain de la chanson.

« Semi a muana eeeee

Neha manonge

Tfunongoke. »

complotaient pour faire du mal à l'enfant. Directement, le bébé se souvint de Keshikufua la sage-

femme, surtout parce qu'il comprenait avec simplicité leur complot. Elles retardèrent leur entrée par leurs pouvoirs magiques. Les yeux de l'enfant restèrent longtemps fixés au dehors où s'exhibaient les danses de femmes et ses oreilles tendues aux paroles intelligibles et inintelligibles. Les deux femmes sorcières ne dansaient pas pour le même mobile.

Dans le noir, leur causerie fut tellement longue que Sakaji laissa couler les larmes de ses petits yeux de nouveau-né.

« Pourquoi suis-je né ? dit-il en son for intérieur. Et ces sorcières ? M'assassiner dans l'œuf ? Qu'ai-je fait ? C'est ça le monde ? »

La danse fut au rythme d'une grande fête qu'un homme, comme pour donner un prix à Tshahuiye la grande sorcière, lui donna un fil magique pour lier la langue du nouveau-né. L'enfant voyait tout ce manège grâce au pouvoir transmis par Keshikufua ; ce qui lui provoqua un torrent de larme dans le silence. Lui n'a pas été maudis à la naissance comme le sont plusieurs.

A un signe par une des danseuses, elles s'avancèrent au seuil de la porte. Là, c'est comme si les petits yeux du bébé sortaient de leurs orbites. « Pourquoi la sage-femme m'a-t-elle cousu la bouche ? Se demandait-il. Elle m'a doté de toute capacité : la vision, l'entente, le discernement... et si jamais elle me permettait de parler... Et ce monde ! C'est ça le monde ? Après tout je viens de naître. Il n'y a pas longtemps que je viens d'atterrir. Oui, mais avec ces

sorcières qui s'avancent... » A leur approche Sakaji poussa un cri tellement strident que Tshahua, sa grand-mère resta étonnée sans comprendre. Comme frappées par la foudre, les femmes qui entraient n'eurent aucune force d'avancer, restèrent piquées, pieds dedans, pieds dehors. Même les deux sorcières ne comprirent rien, car, elles ne savaient pas que l'enfant les voyait et comprenait leur manège. Elles sentirent les pieds comme liés par un fil invisible. Qu'est-ce qui leur arriva ? Le cri du bébé avait fait tomber le fil magique qu'une des sorcières avait dans sa main pour lier la langue de l'enfant afin de le rendre muet toute sa vie. Le reste de nos visiteuses ne pouvaient rien voir, seules les sorcières remarquèrent que les pieds de toutes les femmes étaient liés par le fameux fil qu'une d'elle détenait. Et, devant cette situation inhabituelle, Tshahua n'osa ouvrir la bouche pour leur dire d'avancer.

Le cri fut aussi singulier qu'un éclair sorti de la case où était l'enfant jusqu'au Tshotu. Tout ancien ayant chacun plus de deux yeux fut saisi particulièrement par le cri inouï de l'enfant.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? » Se demanda chacun des grands du village. Ils vidèrent le lieu sans dire mot, laissant l'endroit au seul forgeron d'autant plus que dans leur connaissance des sorciers personne ne pouvait dire à l'autre ce qu'il venait de voir, mais discerner personnellement. Les néophytes décampèrent aussi sans rien comprendre, car, l'éclair n'était pas pour eux.

De l'autre côté, Tshahua ne permit à aucune femme d'entrer. Elle comprit dans la sagesse de grand-mère que ce que son petit-fils venait de faire est inhabituel dans le monde de nouveau-né. Elles reculèrent. Encore une fois, les larmes mouillèrent les petites joues de l'enfant qui pleurait intérieurement. Son petit cœur regrettait ce qu'est le monde qu'il venait de découvrir à quelques minutes de sa naissance. Les femmes visiteuses furent frappées par trois points qu'elles ne parvenaient pas à concilier. Personne n'osa parler à l'autre. Se dispersèrent... Les sorcières aussi. Qu'est-il arrivé au fil magique ? Dieu seul sait ! Chacun demeura dans qu'est-ce que c'est, chaque pas correspondant au bouillonnement intérieur. Les jeunes croyaient que les femmes âgées en avaient eu une signification. Ces dernières ne pouvaient parler, selon la coutume de ce peuple, sous peine de mourir. D'autres ne comprenaient rien : qui a crié ? C'est l'enfant ou sa mère ? Si c'est le bébé, cela ne serait-il pas unique dans l'univers de bébés réels ? Si c'est sa mère, pourquoi alors ? Faut-il qu'on lui apprenne l'alphabet de la vie ? Ce qui surprit plus les sorcières est le fait que, dans le noir, cet éclair a lié leurs pieds avec le fil de malediction qui était destiné à lier la langue du nouveau-né.

Pourquoi est-elle tombée en plein jour ? En pleine fête ? Qu'elle se relève pour danser à l'honneur du nouveau-né. Personne. Alors personne ne dansa ni chanta. Toutes les femmes eurent bouches cousues.

Les yeux de tout le monde restèrent braqués sur la victime sorcière, spécialiste en étouffement dans l'œuf, faiseuse des handicapés du clan, apparemment la plus gentille de toutes les femmes du village et du clan. Tout le monde, petit et grand, homme et femme s'ouvre à Tshahuiye, la gentille et la plus considérée de toutes. Chacun de ses conseils est toujours accompagné d'une fable appropriée, une parabole ou une devinette assaisonnées de sourire. Qui dira qu'il est passé chez la sage sans avoir bougé ses dents ? Elle a toujours quelque chose à donner aux visiteurs, quel que soit son rang social. Mais qui va la relever ? Les pieds sont liés dans le noir. Seuls les sorciers voient impuissamment le fil qui change de destination en devenant plus mystique, plus compliqué et plus chatouilleux. C'est en vieille femme gentille qu'elle est allée prendre part à l'accueil du nouveau-né selon la coutume du peuple traversé par le majestueux Tshikapa. L'on dit d'elle qu'elle connaît le secret de radicule, de plumule... de germination de graine. Qui la prendra parce qu'elle ne sait plus marcher ? De Tshota, tous sont partis chacun chez-soi dans le grand étonnement, seul le vieux forgeron perclus. Qui ? Car le groupe de sorcières qui l'ont accompagnée et avec qui elle dansait est parti chacune à sa cabane. Qui ? A l'intérieur il n'y a que Ngize, l'heureuse femme mère de l'ancêtre Sakaji, Kutfuejiye la grand-mère et le Viel-ancêtre-nouveau-né, les yeux petits et exorbités. Les torrents coulaient de plus belle de ses petits yeux :

parce que lui seul voyait le manège et comprenait pourquoi la vieille-gentille-femme-envouteuse s'était écroulée et restait clouée au sol. Il est le seul à comprendre pourquoi d'autres l'ont fuie. Dans son sanglot, il se demandait :

« Pourquoi suis-je né ?
C'est ça le monde ?
C'est ça la vie ?
Comment grandit-on ?
Quel est le secret de grandir ?
Si l'on me fait ça à la naissance !
Ma mission sera difficile...

Ce peuple sait qu'on ne naît pas par hasard, chaque être humain ayant une tâche sur cette terre.

Sakaji comprit que ni sa mère, ni la mère de son père ne voyaient ni comprenaient ce qui se passait.

« Et si Keshikufua me permettait de parler...

Je parlerai, mais pas aujourd'hui
Alors que ça serait le moment
Je parlerai, bien sûr...
Alors que ça serait l'occasion en or,
Tous les sorciers se convertiraient.
Je serais le premier nouveau-né qui parle
Je leur apprendrais la leçon des droits
Un bébé qui les condamne
Dans leur étonnement
Ils se convertiraient.
Alors, la danse de sorciers serait

Transformée en danse pour le
développement
Celui du village maudit par ces sorciers
Elle serait une réunion d'exorcisme
Pour le désenvoûtement du clan.
Statuer sur son avenir
Pour le bonheur de tous
Surtout de la jeunesse prise en otage
Condamnée à vivre à tout prix »

Chacun pour sa part prit la résolution de tester sa
vie auprès des devins à propos de ce qu'il vient de vivre.
Parmi les anciens frappés par l'éclair venu du bébé,
deux d'entre eux Mutfuabuye et Kanyanga ont la
connaissance des mystères. Ils sont hommes-esprits.
C'est en ce terme que le peuple traversé par le
majestueux Tshikapa désigne le devin. Ils sont les plus
sollicités et respectés de tous. Don des ancêtres au
peuple, ils ont la science des astres. Sawabomba, le chef
du village, eut le courage d'aller trouver Mutfuabuye
chez lui pour le problème de l'heure. Lui n'était pas
dans tshiota pendant l'événement, mais l'éclaire l'avait
atteint dans sa cabane où il se rechauffé à côté de
Nawayidia. Il le trouva en pleine séance divinatoire, il
comprit que lui aussi est victime du même cas :

« On nous a vu
On nous a vu
Nous sommes dévoilés
Nous sommes dévoilés
On nous a vu

On nous a vu
Qui nous a vu ?
Qui nous a vu ?
Sakaji
Sakaji
Qui est-il ?
Qui est-il ?
Le nouveau-né
Le nouveau-né
Est-ce que le bébé voit ?
Est-ce que le bébé voit ?
Il n'est pas bébé
Il n'est pas bébé
Il est votre ancêtre Sakaji
Il est votre ancêtre Sakaji
Le lion est né
Le lion est né
Bienvenu notre chef
Bienvenu notre chef

Après un moment de silence, le larme commença à couler des yeux du devin Mutfuabuye et trembla telle une personne frappée par l'averse. Muatha Sawabomba assista impuissant au ruissellement de larme accompagné de morve pendant le moment extatique, moment beaucoup important pour un devin, moment d'ouverture directe, de connexion avec l'au-delà, moment de confirmation de la mission auprès des vivants. Il parla en une langue que lui seul comprenait, parce qu'il communiquait non avec les vivants mais avec

les esprits supérieurs du clan. Revenu en lui-même, il dit : « vumbi Muatha », ce qui signifie mes respects chef.

– Que faire maintenant ? Demanda Muatha Sawabomba.

– Et l'enfant en question... poursuit-il.

En connaisseur des mystères, il ne répondit ni par oui ni par non, mais, demanda qu'ils partent ensemble chez Kanyanga tester chacun sa vie et celle du village et du clan.

Devant la clôture en bambous de sa cabane située au coffin du village en allant vers les cimetières, ils l'entendirent entrain de chanter. Quelles chansons ! L'homme était en pleine extase, en pleine séance divinatoire. Le visage ruisselant, larme aux yeux, morve au nez, notre devin était en connexion avec les esprits supérieurs du clan. A leur entrée il commença à chanter :

Les mangoustes traversèrent
Le sentier des champs
Chantier de vie
Le champ c'est la vie
La maman mangouste
Dit à ses petits
Nous sommes un bon plat
Bon pour les hommes
Nous sommes délicieux
Attention avec les hommes
Nous traversons le sentier